

TRANS- HUMANANCES

ISSN
0182-3108

N° 7

Prix: 3,50 F.

Revue Trimestrielle OCTOBRE-DECEMBRE 1979

EMILIE

"On ne perd rien quand on se livre entièrement:
autrement, autant dire du soleil qu'il s'épuise
quand il se livre sans ménagement ni choix.

Et tant pis pour les glaciers, qui cependant

fondent eux-mêmes!

Mais quand je gagne,

un trésor m'est acquis!

Je parle de l'amour,
d'amitié,

car hélas! la passion charnelle
est comme l'éclair:
violente
mais sans durée."

Panaït ISTRATI

SOMMAIRE EN DERNIERE PAGE

2^e IL RESTERA TOUJOURS LES FLEURS"

Aux débuts de Transhumances, on nous avait conseillé de choisir pour directeur de publication une personnalité inattaquable. Emilie accepta sur le champ. D'ailleurs il n'y avait qu'elle dans le pays pour se prêter à notre projet sans y trouver trop à redire.

Elle participa aux réunions préparatoires, en janvier 78, dans des lieux assez froids et inconfortables, puis ce fut le succès de "Une soupe aux herbes sauvages" qui l'accapara avec la maladie.

Les lecteurs de Charlie-Hebdo furent les premiers à faire sa connaissance, en février 1975, par l'article dessiné de Cabu que nous reproduisons. Il se trompe quand il parle des agriculteurs, mais l'ambiance générale du Briançonnais est bien rendue.

Ensuite il y eut la conférence (voir plus loin) à Paris et le très bel article de T.C. qui constitue une sorte de condensé de la "Soupe". Tous les thèmes du livre sont là et comme dans le livre cette chaleur du conteur qui abolit la prétention littéraire en tenant toujours le juste langage, le seul langage qu'il faut tenir en telle ou telle situation.

Pour "Une soupe aux herbes sauvages", la presse fut unanime, mais passa en grande majorité à côté de l'événement. Tous les articles, ou presque, s'attendrissent sur la brave vieille dame rebelle avec des images qui ont vite tourné au poncif. Deux articles seulement échappent à cela. L'un est paru dans le journal de l'Union Pacifiste et l'autre dans Alpes et Midi sous la plume de W.Rabi. Et il n'y

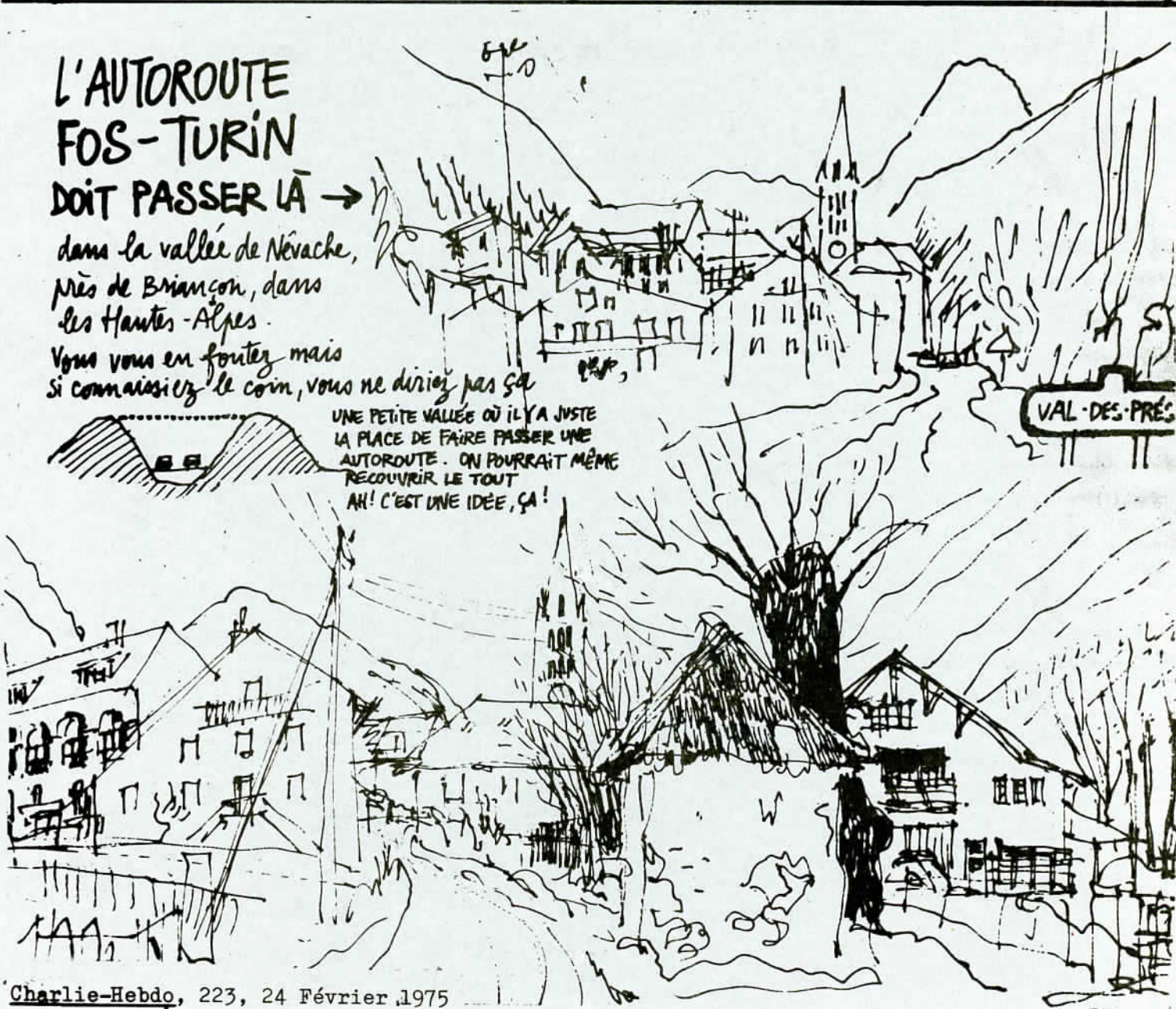
L'AUTOROUTE FOS-TURIN DOIT PASSER LÀ →

dans la vallée de Névache,
près de Briançon, dans
les Hautes-Alpes.

Vous vous en foutez mais
si connaissiez le coin, vous ne diriez pas ça

UNE PETITE VALLEE OÙ IL Y A JUSTE
LA PLACE DE FAIRE PASSER UNE
AUTOROUTE. ON POURRAIT MÊME
RECOURVIR LE TOUT
AH! C'EST UNE IDÉE, ÇA!

VAL-DES-PRÉS



à la rien d'étonnant. Il fallait appartenir à la même région spirituelle qu'Emilie, ou du moins à une région voisine non séparée par une frontière, pour finalement apporter un éclairage original, qui ne dût rien à l'étonnement ou à l'exotisme.

NOEL

Il fait froid ce 24 Décembre 1976 à 21 heures et nous débarquons à Val-des-Prés, dans notre maison, venant de l'étranger, avec nos trois enfants de 6 mois, 2 et 4 ans.

Impossible de laisser les enfants dans la maison glacée avant qu'elle ne se réchauffe un peu et d'avoir fait la trace...

On frappe chez Emilie Carles. Il est 21 heures passées. Un feu dans la cheminée pour réchauffer le corps. Un regard et un accueil chaleureux pour réchauffer le coeur. En un tour de main la table est mise. Sur la cuisinière, un pot-au-feu pour sept ou huit personnes.

Emilie était seule ce soir, veille de Noël, nous aussi. C'est la fête autour du pot-au-feu. Puis nous nous quittons. C'est Noël...

A côté de celà, une scène, vécue par l'un d'entre nous et Emilie, au quotidien. Emilie chez qui l'on frappe parce que la lumière brille.

Sont passés les longs jours d'hiver
Ciel au visage de plomb, sol
Recouvert d'un épais linceul
Branches dénudées de chaque arbre
Fantômes noirs froideur de marbre
Sont passés les longs jours d'hiver

Ont disparu dans la nuit noire
Temps durs de froidure et d'effroi
Où mon coeur nu avait si froid
Chagrin deuil douleur désespoir
Temps pires que la mer à boire
Ont disparu dans la nuit noire

Sont arrivés les jours d'été
Rayons dorés soleil ardent
Tapis fleuris et verdoyants
Mon coeur de partout on entend
Le chant naissant des heureux temps
Sont arrivés les jours d'été

Jean-Pierre AUCHER

P.M.

Dans la région, ça ne se remue guère



LES COMMERÇANTS ils sont contents, l'autoroute fera marcher le commerce



LES PAYSANS ceux qui sont employés aux remorque-pentes l'hiver sont contents : l'autoroute sera aussi l'autoroute des sports d'hiver. Il y aura de la place entre les camions.



LES MILITAIRES ils sont contents. Depuis qu'Hitler a fait des autoroutes, c'est sûr, ça va, les autoroutes.



DISOUD député-maire R.I. de Briangon et ses conseillers municipaux, ils sont contents. La connerie, ça remonte à la nuit des temps, ça serait trop long à vous expliquer ici.

Alors, heureusement, il y a les institute !
En retraite, mais présidente de l'Association de défense contre l'autoroute

VOUS VOYEZ, L'AUTOROUTE DOIT PASSER AU BOUT DE MON JARDIN, AU BORD DE LA CLARÉE...



Madame Carles, à Val-des-Prés, « vas-y, maman » lui dit son fils Jojo, habitant à Villeneuve-la-Salle (message personnel)



IL N'Y A GUÈRE QUE LES GAUCHISTES ET LES ASTHMATIQUES ET AUSSI LES TUBAUX QUI SONT CONTRE L'AUTOROUTE : GRANDE GARBOVILLE, À BRIANGON, ÇA M'CHIER CONTRE LES C.R.S. !

LA VIEILLE DAME ET L'AUTOROUTE

(Témoignage Chrétien,

16 Décembre 1976).

Au nord de Briançon, il existe un paradis sans tours, sans béton, sans remontées mécaniques... C'est la vallée de la Clarée.

Et pourtant, il est question d'y faire passer une "voie routière rapide" qui relierait les deux centres économiques de Fos et de Turin. Selon les "aménageurs", cette route devrait désenclaver Briançon, favoriser l'accès des touristes et fournir des emplois. En un mot, redonner vie économique à cette vallée qui se meurt.

Mais, pour les paysans, ce n'est pas la vie qu'on va leur apporter; c'est au contraire leur mort certaine et la destruction de la vallée. Cela, ils ont été le dire au sous-préfet de Briançon. Sur leurs tracteurs. A leur tête, il y avait une vieille dame de 77 ans : Mme Carles. Nous sommes allés la voir. Elle nous a parlé de "sa" vallée, des paysans, de la vie en montagne, de la "voie rapide", de son ancien métier d'institutrice...

Les nuages gris et bas, poussés par le vent, s'accrochent puis se déchirent sur la montagne. Par instants, on distingue les sommets environnant Briançon. Ce matin-là marque la première offensive de l'hiver. Quelques heures plus tard, la montagne était avalisée par une chape de brouillard; la neige tombait en lourds flocons humides, balayés par des rafales de vent.

Sur la route qui mène de Briançon à Val des Prés, à sept kilomètres, le chauffeur de taxi ne réussit pas à dissimuler sa curiosité : "Vous êtes venu de Paris pour voir Mme Carles. Vous savez c'est un personnage. Dans la vallée tout le monde la connaît."

Le taxi avance avec prudence. La route, étroite, est serrée entre rocher et ravin. Parfois, la vallée s'élargit et la chaussée, gommée par la neige, s'évanouit au milieu des champs et des arbres. Pas de bruit. Seul le vent s'arrache en sifflant des branches décharnées. Un peu plus bas, la rivière, la Clarée, roule ses eaux vertes. Que cette vallée semble loin de tout! Qu'elle doit être belle sous le soleil !

Mme Carles m'accueille comme une vieille connaissance, avec rondeur et chaleur. Elle parle avec un drôle d'accent pointu, presque méridional. Et il n'y a plus rien à ajouter.

"Val des Prés est un petit village qui s'est beaucoup vidé. Après la guerre de 14, beaucoup de femmes sont restées au village, veuves seules pour élever leurs enfants; d'autres sont parties parce que la terre, c'est dur; les hivers sont trop rigoureux, c'est trop long. Beaucoup d'enfants sont partis aussi. Pensez-donc, mon père me racontait qu'il y avait mille cinq cents habitants sur la commune, il y a un siècle; au moment de la guerre 14, il n'y en avait plus que cinq cents. Main-

tenant, il n'y en a que deux cents, une moitié ici et l'autre à la Vachette. Ça redémarre un peu, mais pas assez. Il y a un centre aéré qui s'est ouvert près d'ici, au Rosier, mais il n'emploie que treize personnes. Les autres travaillent dans les stations environnantes, comme Montgenèvre; ça, c'est pendant l'hiver; l'été, ils sont tous paysans. Je crois qu'on pourrait développer le tourisme dans la vallée de la Clarée, mais un tourisme léger, intégré au paysage. Et voilà qu'on veut construire une autoroute qui va détruire toute la beauté de cette vallée, tout son calme. "Mais ça amènera des gens", qu'on nous répond. Cette route les fera peut-être venir... une fois... parce qu'après, je ne sais pas s'ils auront encore envie de revenir."

Je tente une timide interruption: "Mais vous ne croyez pas que cette route apportera du travail aux gens de la région?" Mme Carles est catégorique: "Que voulez-vous que ça apporte à la vallée? Les promoteurs vont donner le travail à des entrepreneurs. Ils vont venir avec leurs engins, leurs bulldozers, et leur personnel. Et tout ce monde-là repartira et la vallée sera détruite. Et puis, qu'est-ce qu'on fera des déblais? Si on fait le tunnel sous le Col de l'Echelle, il y aura beaucoup de terre et de rocher à sortir... qu'on sera bien obligé de ramener dans la vallée. En plus de cela, vous savez qu'en Italie, personne n'en veut de cette route: à Bardonecchia, les gens sont assez hostiles parce que cette station, qui est déjà saturée, risque de se trouver au confluent de deux flots automobiles, l'un par le tunnel de Fréjus, l'autre par celui de l'Echelle."

Ici, les paysans ne veulent pas non plus de cette route. Et ils ont raison. Dans cette vallée en V comme la nôtre, qu'est-ce qui reste une fois que vous avez placé une rivière, la

route ancienne, la voie rapide et une voie ferrée... parce qu'ils veulent passer aussi avec un chemin de fer sous le tunnel de l'Echelle".

Et c'est vrai que dans la région de Briançon, les promoteurs et autres aménageurs n'ont pas à être fiers. Cervières et la Clarée restent les deux seules vallées qui aient échappé au massacre. Où la nature reste intacte... Enfin, presque : "Regardez sur la droite, ce chalet gris... on dirait une remise. C'est minable. Mon fils, Jojo, a été maire de Val des Prés. Il a essayé de faire comprendre aux gens qu'ils ne pouvaient pas construire n'importe quoi. Il mettait "avis défavorable". On lui en a dit des sottises. Il avait tout le monde à dos parce que la Reconstruction disait oui. Et il venait me dire: "Mais de quoi j'ai l'air, moi?". Et il a démissionné. Maintenant, il a racheté une vieille ferme, à Serre-Chevalier. Il l'a transformée en hôtel. Il a gardé le style de la région; il a racheté de vieux meubles du pays. Ça s'appelle "La vieille ferme" C'est joli..."



Mme Carles dit que les vallées de Cervières et de la Clarée sont "les poumons de Briançon". Ses images sont fortes. Et justes. Et quand elle dit que "la terre" pour les paysans, c'est leur vie, c'est leur cœur... cela ne prête pas à rire.

"Les paysans n'ont jamais de loisirs. Jamais ni dimanche, ni vacances, ni jours fériés. Et c'est dommage parce qu'ils ne sortent pas, ne voyagent pas. Si seulement ils s'organisaient entre eux, en coopérative ou quelque chose comme cela. Mais le paysan est trop individualiste. Trop attaché à "sa" terre. Il a peut-être trop souffert dessus. Vous savez qu'en montagne, les hivers sont très rudes, très longs. Et le paysan est obligé de nourrir ses bêtes avec le fourrage, de changer les litières, de nettoyer les étables, de traire les vaches... L'été, il faut aussi travailler d'arrache-pied : justement pour rentrer tout le fourrage dont on aura besoin pour l'hiver ; pour réparer les chemins et les clôtures, pour faire les récoltes..."

La terre

c'est leur corps

Je ne sais pas comment les paysans tiennent. Ils sont debout, en été, dès que le jour se lève. A cinq heures du matin; et ils travaillent jusqu'au soir... et parfois même la nuit. La terre, c'est leur corps; c'est aussi leur nourriture. C'est un tout qu'on ne peut pas dissocier. On aime la terre parce qu'on l'a faite... Et on veut la leur enlever.

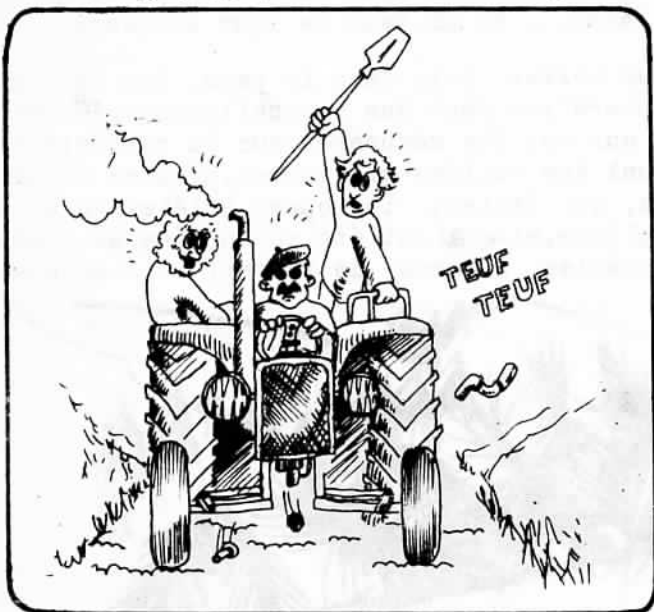
Vous verrez ici, dans le pays, des tas de "clapiers"; ce sont des amoncellements de cailloux qui ont été récupérés sur la ravine; ici, ce sont des vallées glaciaires, pleines de cailloux, qui étaient impropres à l'élevage et à la culture, et qui ont été récupérées au cours des siècles, à force de travail et d'entêtement.

ment. Je me rappelle, quand j'étais petite, on partait dans les ravins avec une pelle, une pioche et une brouette; on ramassait les pierres et on refaisait de la terre arable; le moindre lopin récupéré, c'était important. C'est parce que j'ai fait ça que je comprends l'attachement des paysans à leur terre; c'est aussi parce que j'ai fait ça que les paysans me font confiance; ce qu'ils font, ils savent que je peux le faire... alors, quand je leur demande quelque chose...

Les paysans n'ont pas hésité quand je leur ai proposé, au mois d'août dernier, d'aller manifester notre désaccord au sous-préfet sur le projet de voie rapide dans la vallée de la Clarée. Le sous-préfet m'a prise à partie : "mais enfin, Mme Carles, je ne vous comprends pas. Rien n'a encore été décidé. Et puis vous faites un bruit du diable. Vous vous amenez avec des tracteurs". Je lui ai répondu: "Mais, Monsieur le sous-préfet, nous n'allons pas attendre que les jalons soient plantés. Il serait alors trop tard."

Je suis d'accord pour aménager la vallée de la Clarée, en "réserve de nature" par exemple. Mais pourquoi voudriez-vous qu'on attende. Regardez la Côte d'Azur. Ils en ont bien fait des associations de défense. Mais elles ont été faites trop tard. Orsque tout est implanté, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse?

Nous, nous voulons nous battre pendant qu'il est encore temps. J'ai demandé plusieurs réunions du Conseil municipal. J'ai organisé une pétition. Nous avons déjà réuni plus de 5000 signatures. Il nous en faudrait encore...



J'ai écrit au président de la République. Il m'a répondu très courtoisement, cet homme. Il m'a promis de faire faire une nouvelle étude de la vallée. On a organisé une conférence de presse, à Paris. J'espère que tout cela sera efficace parce que détruire une vallée comme celle-là pour de l'argent, c'est ridicule. Et puis, en plus, la liaison Fos-Turin, je crois qu'elle serait beaucoup plus facile par l'Estérel. Et s'il s'agit de désenclaver Briançon, un tunnel sous le Lautaret me semblerait beaucoup moins nuisible et plus efficace.

A la conférence de presse, à Paris, j'ai retrouvé une de mes anciennes élèves qui m'a dit : "j'ai eu de la chance, moi, d'avoir de cinq à quinze ans, la même maîtresse... et Mme Carles". Ca m'a fait tellement plaisir. J'adorais mon métier d'institutrice. Mais ça n'a pas été facile. J'avais perdu ma mère très tôt. Elle avait été tuée par la foudre. Mon père n'avait pas de moyens. J'allais à pied à Briançon tous les jours... à sept kilomètres. Et j'étudiais sur la route. J'avais fait avec quatre cartons et une satinette une espèce de serviette à double battant et j'apprenais mes leçons sur la route. Parce qu'il n'était pas question d'étudier à la maison, il y avait trop à faire. Je ne mangeais pas beaucoup. Vous savez, quand il n'y a pas de maman, c'est dur. Le sac était maigre. Heureusement j'avais un papa très gentil.

En hiver quand il faisait très mauvais, je restais coucher à Briançon, chez une dame à la quelle papa donnait un peu d'argent, un peu de nourriture. Après à'a été terrible. Deux de mes frères sont partis à la guerre. J'ai pris leur place à la charrue. Je portais le lait à la laiterie; je faisais le beurre. Quand un de mes frères est revenu-l'autre avait été tué - j'ai été passer mon brevet supérieur à Paris. J'y suis restée cinq ans. Et puis j'ai eu une lésion tuberculeuse. Le docteur m'a dit: "Vous allez retourner en montagne, vite, vite..." Je suis revenue à Val des Prés. Et j'y ai été institutrice pendant près de quarante ans.

J'adorais mon métier. Mes élèves c'étaient mes enfants... pendant six heures par jour. Et je voulais leur donner le sens de la franchise, de la vérité, de la responsabilité.

Un jour je rentre en classe et un garçon, c'est curieux, je ne me rappelle même pas ce qu'il m'a dit; mais ça avait une telle portée pour moi, que je lui ai envoyé deux gifles; assez fort... Je ne le faisais jamais; et alors, j'ai fait ma classe, il était renfrogné, il était dans son coin, je voyais qu'il en était malade... et moi aussi. A la récréation, j'ai dit: "Toi, Elie, tu vas rester là". Il se demandait ce qui allait encore lui arriver. Alors je vais vers lui et je lui ai demandé "pardon"; lui aussi il m'a fait des excuses; il a reconnu qu'il y était allé un peu fort, et a promis que jamais il ne redirait une phrase comme celle-là. Après, ce petit a été extraordinaire, il ne savait comment me faire plaisir; il allait chercher du bois pour faire du feu dans la classe... c'est comme cela qu'on se chauffait. Il a pris la tête de la classe et en a fait une des meilleures que j'aie jamais eues. Les enfants il faut leur faire confiance, leur donner des responsabilités, et surtout leur inspirer confiance. Si on ment à un enfant, s'il se sent trompé, c'est fini. L'autorité ne remplace jamais la confiance. Il faut que l'enfant se sente aimé, c'est très important.

Souvent je faisais les leçons dehors. On allait auprès de la Clarée. Les gens disaient que c'était idiot, que les enfants étaient distraits par la rivière, par les arbres, par les oiseaux. Et une fois, il y a un paysan qui s'est caché derrière un buisson pour nous observer. Il est venu me voir après et il m'a avoué qu'il avait été sidéré: "C'est incroyable jamais je n'aurais cru que des leçons en plein air puissent être aussi... rentables. En plein air, les gosses sont détendus, ils ne s'embêtent pas et ce que vous leur dites ne les ennue pas.

Je leur apprenais aussi l'hygiène. On allait se baigner l'été dans la clarée. Les parents me critiquaient. Mais les enfants me défendaient: "Elle y va bien, elle. Pourquoi est-ce

que ça nous ferait du mal si Mme Carles y va?

Et je leur montrais aussi les bienfaits du progrès: quand j'ai acheté une machine à laver le linge, je les ai fait venir. C'était la première machine de la région. Je l'ai prise à l'Exposition en 37, à Paris. Après nous avons eu la première machine à vaisselle. Dans la région, nous étions des précurseurs... Alors quand on me parle de l'autoroute Fos-Turin, et qu'on me dit que c'est parce que je suis contre le progrès... Après, mon fils a eu le premier tracteur, la première botteuse; il a équipé son chalet avec le sanitaire.

Au début, quand les gens ont vu le tracteur, ils ont tous hurlé. Ils avaient compris que cela marquait la fin d'une époque, celle du cheval. Moi, j'ai bien connu l'ère du cheval. C'était le compagnon de tous les jours, mais c'était aussi une aide indispensable. Le cheval n'avait pas de journée vide: il allait chercher la récolte de pommes de terre, le foin... Même en hiver. Mon père partait avec un traineau, parce que ce n'était pas déneigé on tassait avec des raquettes; la nuit, ça gelait. Le lendemain, il partait avec le cheval ou le mulet, il chargeait du fumier et le portait le plus haut possible dans les champs pour les engraisser; ça gagnait du temps pour l'été.

La Clarée, je l'aime

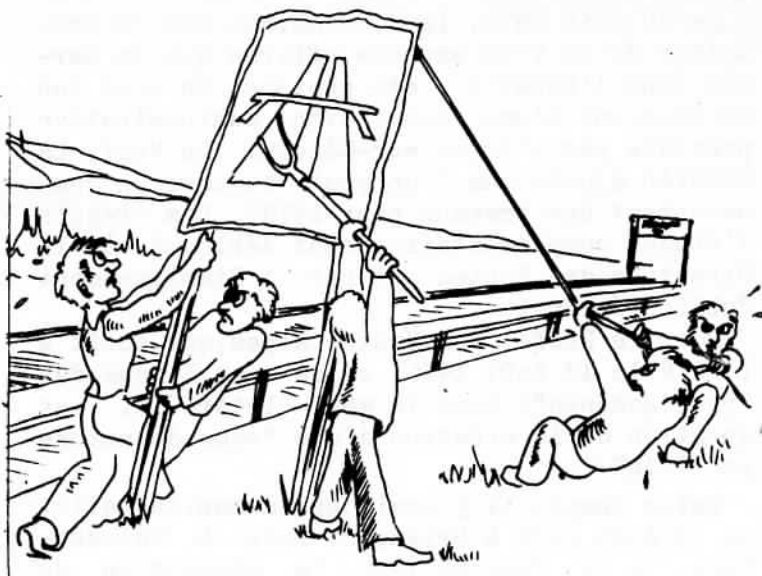
Autrefois on donnait à boire aux bêtes avec des seaux; on allait à la Clarée et on remplissait les seaux qu'on charriait jusqu'à l'étable. Quand j'étais petite, c'était mon travail quand on sortait de l'école, on allait donner à manger aux moutons: mon frère leur donnait le foin et moi, je descendais dans la Clarée pour chercher l'eau. Je remontais l'eau dans une pente comme ça... elle fait le geste de montrer la pente... "Terrible. Il m'est arrivé de lâcher le seau. Je n'étais pas fière.

C'est vrai, la Clarée, je l'aime. Et tous ceux qui y vivent. Et tous ceux qui y sont venus..."

Je me souviens alors d'une phrase de Cabu dans Charlie-Hebdo: "L'autoroute Fos-Turin doit passer par là... Vous vous en foutez, mais si vous connaissiez le coin, vous ne diriez pas ça".

Maintenant, je connais le coin. Et c'est tellement beau sans autoroute.

Roger TREFEU



HISTOIRE D'UNE CONFERENCE DE PRESSE

Le 27 Octobre 1976, Emilie Carles est à Paris pour une conférence de presse. J. Vallier et W. Rabinovitch l'accompagnent, ainsi que plusieurs habitants de Val-des-Prés. Les deux associations de la vallée ont obtenu le soutien de l'URVN et de son président René Richard, et celui du Comité de la Charte de la Nature. Le Touring Club de France, qui avait déjà publié un article sur la "Névachie" et le projet de tunnel de l'Echelle en Juillet Août 1975, propose une salle à bord d'une péniche spécialement aménagée. Quatre-vingt personnes sont présentes, dont vingt journalistes de tous horizons. René Richard explique: "Nous avons pensé que tous ceux qui s'intéressent à la défense de notre patrimoine doivent être informés, et nous espérons qu'ils seront demain à nos côtés pour la bataille qui s'engage officiellement aujourd'hui. Cette bataille sera, ne nous leurrions pas, très difficile et il faudra être nombreux dans notre camp pour établir un rapport de forces qui nous soit favorable".

A l'époque, pas plus que maintenant, aucune décision officielle n'est connue pour le projet de voie express, comme pour celui d'aménagement de la vallée haute. Pourtant les choses se précisent. Après le concours lancé en 1974 à l'occasion du premier "salon d'aménagement de la montagne" à Grenoble, on apprend l'existence d'un "schéma d'intention" des maires (Bardonnèche, Briançon, Névache, Val-des-Prés) où les installations les plus extravagantes sont demandées (chemin de fer à crémaillère, funiculaire, en plus des dessertes routières et autoroutières).

Le 30 Juin 1976, la SOCOVAL, qui est le promoteur de la voie express, affirme que la percée sous l'Echelle a été choisie. Ce sont les conclusions d'une commission administrative présidée par l'Ingénieur-Général Le Vert. La SOCOVAL ajoute que l'on peut "augurer un commencement des travaux pour 1979". Des crédits d'études complémentaires sont débloqués à la Direction des Routes et par l'Etablissement Public Régional.

Pour le Préfet des Hautes Alpes, qui écrit à l'URVN le 17 Août 1976, ce ne sont là que des "prolégomènes"! Dans la même lettre il est question de la création d'une "zone de nature protégée"...

Entre temps, il y avait eu la manifestation du 13 Août 1975 à Briançon. Puis à Val-des-Prés, le 15 Janvier 1976, la résolution du Conseil Municipal, unanimement hostile à la voie express.

De tout cela, rien ou presque n'avait filtré dans les journaux. Une exception: "Le Mon-

de" du 27 Novembre 1974 qui anticipe en annonçant que le tunnel de l'Echelle a été choisi, car "le col de l'Echelle canalise déjà un trafic de 685 000 véhicules par an, battu de peu par le Montgenèvre, qui enregistre 694 000 véhicules". (En 1974, le col de l'Echelle était bien entendu fermé, le passage a été réouvert en 1976).

La conférence de presse est l'occasion pour Emilie Carles de s'exprimer. Plusieurs articles lui valent ensuite un volumineux courrier et de nombreux encouragements. A côté des arguments techniques, qu'elle laisse volontiers aux autres, elle s'adresse à ses interlocuteurs avec, comme on a pu dire, "l'intelligence du coeur"...

Pierre PINON⁺

+ P. Pinon fut le principal organisateur à Paris de cette conférence relatée dans le chapitre "Les loups sont de retour" de "Une soupe aux herbes sauvages". NDLR

MOI, EMILIE CARLES, 77 ANS, INSTITUTRICE EN RETRAITE NATIVE DE VAL-DES-PRES

Emilie CARLES. — Une soupe aux herbes sauvages. Propos recueillis par Robert Destanque. Ed. Simoen.

Tout d'abord, dire que ce livre est admirable, à de nombreux niveaux : par sa richesse documentaire, par l'étonnante re-création d'un univers oublié dont nous ne savions pas qu'il était à la fois si lointain et si proche, enfin par la densité de l'émotion qu'il dégage à chaque page. C'est que nous avons affaire à une femme d'un caractère exceptionnel, si bien que, commençant à lire cet ouvrage on ne peut plus l'interrompre. Car le récit se présente à nous comme un flot fougueux charriant tout sur son passage, et balayant toutes les objections et les nuances.

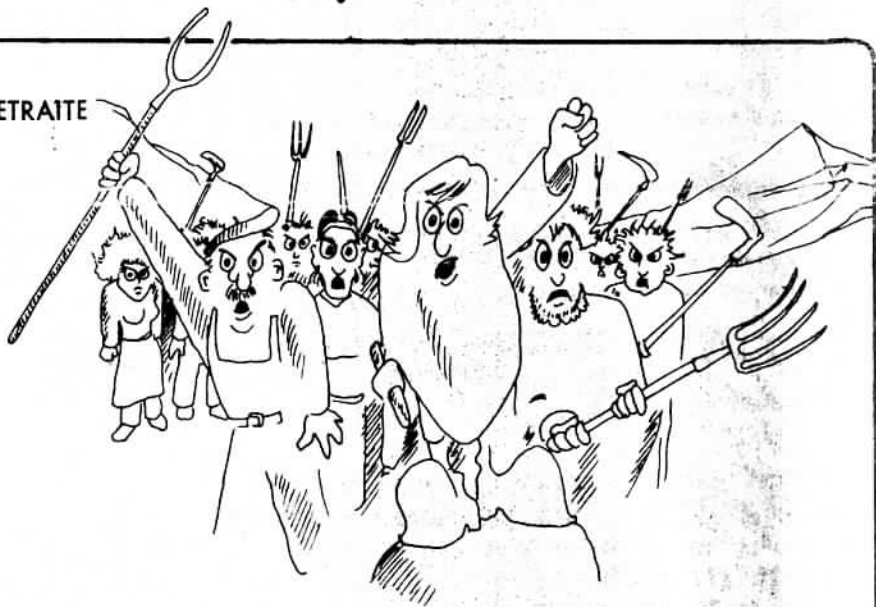
Emilie Carles a été institutrice dans nombre de hameaux et villages de ce Haut Briançonnais, si loin des grandes voies de communication et même considéré avant guerre (avant l'irruption du climatisme et du tourisme) comme un secteur disciplinaire pour les fonctionnaires : Réallon, la Monta, Puy-Saint-Vincent, Le Lauzet, Les Alberts, Le Casset, enfin Val-des-Prés son village natal. Ici la mémoire est vivante de ce qui faisait le caractère unique, jusque dans les années 30, de ce qu'était la vie dans ce pays rude : le travail jusqu'à épuisement, la pauvreté, la misère, la solitude. L'auteur raconte avec verve ce qu'étaient les coutumes : les veillées souvent en compagnie des bêtes et dans la chaleur douce des bêtes, la fabrication du pain par l'entier village pour les six mois de l'hiver, la fête à la mort du cochon, la visite toujours bien accueillie du colporteur.

Tout cela pourrait apparaître, à travers le prisme du souvenir, comme une forme idéale de « convivialité ». Mais, dans la réalité, la nécessité d'une coopération des gens du village, avait pour contrepartie une autre réalité plus douloureuse : la médisance, la jalousie, l'alcoolisme, le suicide. Peut-

être alors, Emilie Carles me paraît-elle trop sévère quand, évoquant ces hameaux, ces villages et même Briançon la capitale, elle parle à plusieurs reprises du « primitivisme ancestral » de la population, et d'un « pays arriéré comme ici ».

Sur le métier d'institutrice, qu'elle a voulu dès l'enfance, non pas pour se libérer de la condition paysanne, mais pour tenter d'aider les paysans à se libérer eux-mêmes, elle a des propos admirables, comme, hélas, on n'en entend plus de notre temps, mais comme on en tenait aux premiers temps de la fondation de la République : « Sans amour, il vaut mieux ne pas enseigner, il vaut mieux faire un autre métier. Pour moi c'était une vocation ». A cette époque, on chantait dans les écoles primaires : « Un peuple est fort quand il sait lire. Quand il sait lire un peuple est grand ».

Avec les mots les plus simples, elle parvient à évoquer des scènes étonnantes. Par exemple, le retour de Catherine à Val-des-Prés, dans le cerceau chargé par le père dans la carriole tirée par le mulet (O Faulkner, celui de « Tandis que j'agonise »).



Voici aussi comment la guerre de 1914 a commencé aux Granons, à la période des foins :

« La guerre, la guerre... On se regardait les uns et les autres. On était tellement loin de ça. Il faut connaître Granon pour bien comprendre. C'est un plateau au sommet de la montagne, avec des prés et des forêts à perte de vue et le ciel au-dessus. Nous, on était dans l'herbe au milieu des trousses et on avait notre guerre à nous, celle que nous menions contre l'orage qui menaçait ».

La guerre de 14, la fin d'un monde.

Ce père qui l'a élevée (puisque la mère décéda, foudroyée par un orage, alors que l'enfant avait 4 ans), ce père qui l'a élevée, comme il a élevé ses cinq frères et sœurs, elle s'y reprend à plusieurs reprises pour le décrire. C'est vrai qu'il était dur pour autrui. Mais à sa mort, elle a ce mot : il était à la fois « la tendresse et la dureté ». Elle excuse tout, son caractère autoritaire patriarcal, sa soumission aux mœurs. C'était un homme des anciens temps. Tout cela, exprimé pudiquement, comme à mi-voix pour elle-même.

Et puis, en 27, c'est la rencontre avec Jean Carles. Cette marginale dans son propre pays ne pouvait épouser qu'un autre marginal. Jean Carles était

d'une qualité exceptionnelle. Je puis en parler, puisque je l'ai connu. C'était un poète. Un homme généreux et confiant. Grand lecteur, autodidacte, je crois qu'il avait lu de l'avant-guerre, tout ce qui était alors valable. De la misère qu'il avait connue, il n'avait retenu qu'une seule leçon : c'est l'homme seul qui pouvait se libérer. Idéaliste et utopiste (mais on sait maintenant que l'utopie est la vérité de demain), il se situait dans la grande tradition du socialisme proudhonien.

C'est alors que toutes les indignations d'Emile Carles, au préalable encore diffuses, se polarisèrent sur des objectifs essentiels : la lutte tenace, têtue, sans relâche contre l'injustice, contre la guerre, contre le racisme, contre le patriarcat, contre la soumission des femmes, contre l'épargne « cet autre fléau », contre le chauvinisme, contre l'Etat « le premier des voleurs », contre tout ce qui oppose les hommes les uns aux autres, et en final elle reprend une formule que Jean Carles employait souvent : « Oui à l'HUMAIN ».

On regrette qu'elle passe si rapidement sur la période de l'occupation. Mais ce qu'elle dit, elle le fait en clair, et sans fioritures. Et elle n'hésite pas à citer des noms et des faits, qui

Et puis, dans les dernières pages, elle décrit son dernier combat : pour la vallée de la Clarée où coule « cette rivière bénie des Dieux », dans un paysage « le plus beau du monde ». Son combat contre les promoteurs, contre les technocrates, contre un pouvoir qui décide souverainement : ici il y aura une route, et là une station, s'appropriant un espace qui est le bien commun de la collectivité entière et que le paysan avait maintenu dans sa beauté originelle.

méritent réflexion (en vérité, pourquoi aucun historien local n'a jamais traité de la période de l'occupation en Briançonnais, alors que presque toutes les régions de France ont suscité des monographies) ?

On parle beaucoup actuellement de « mémoire populaire ». Peut-être parce que le public en a assez des sophistications de la littérature contemporaine (plus proche du laboratoire que de la vie). « Une soupe aux herbes sauvages » constitue un cas exemplaire de « mémoire populaire ».

Tout récemment j'ai lu un texte de l'ethnologue Jean Malaurie (*Matin*, 30 janvier). Il évoquait la réserve, la

méfiance, et même l'hostilité de l'opinion moyenne à l'égard de tous ceux qui pensent autrement qu'eux, de tous ceux qui ont un comportement différent d'eux, de ceux qu'on appelle les « marginaux ». Il ajoute que généralement c'est à l'école que commence la fabrication de l'homme que la société veut conforme à la « norme ». C'est contre ce système qu'Emile Carles a lutté, toute sa vie, car ce sont les marginaux qui sont les vrais créateurs. Comme écrit Malaurie : « Prenez de Gaulle, voilà un marginal ».

Dans notre combat commun, pour la vallée de la Clarée, combat que nous avons mené à Névache, à Val-des-Prés, à Briançon, à Grenoble, à Paris, j'ai appris à mieux connaître Emile Carles. J'ai découvert l'élan qui l'animait, lorsque, soudainement, elle se trouvait saisie par la parole qui montait en elle, et qu'elle avait le besoin irrépressible d'exprimer sur le champ : « Donnez moi la parole. Il faut que j'intervienne maintenant ». Je ne sais si c'est cela qu'on appelle « parler en langues ». Mais c'est toujours ainsi que j'ai toujours compris ce qu'était la parole prophétique jaillie du plus profond de l'être.

W. Rabinovitch.

Alpes et Midi, 24 Février 1978

EDITO BIS

notes furtives sur la situation du journal

Qu'est-ce qu'un journal trimestriel comme celui-ci peut encore avoir à dire, alors qu'il va vers sa deuxième année et sa troisième saison d'hiver ? Pour sûr, vous allez avoir droit à un troisième article hargneux mais lucide d'un perchman, à de nouvelles élucubrations sur la "montagne" et les "montagnards". De toutes manières, c'était prévu, on est parti pour se répéter.

Mais devant le mutisme des "lecteurs" que dire ? Eh bien, que les seules critiques positives ont été nos autocritiques, les seuls bons articles ceux que nous avons publiés et les seules bonnes mises en page celles que vous nous avez laissé faire sans nous prêter la main. Ceux qui se taisent ont toujours tort.

J'exagère, on a eu des critiques. Du genre, "vous êtes trop..." et puis "vous n'êtes pas assez..." Ou bien "il se passe des choses au village, je vais faire un article". Combien en attendons-nous de ce genre, sur tant d'autres sujets ? Nous n'avons pas les moyens d'être patients.



On est un peu déçu. On en vient à considérer que la seule critique constructive a la forme d'un chèque. C'est mieux que rien, c'est positif, ça a une influence directe sur la vie du journal.

Plus je regarde les comptes du journal (voir l'encart) et plus j'ai de peine en pensant à ce triste naïf qui nous a dit: "Vous êtes des petits intellos qui veulent gagner quatre sous..."

En fait si les comptes vont mal nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Quelques dépenses hâtives, une diffusion médiocre, l'argent qui tarde à rentrer ou qui ne rentre pas du tout, suffisent à déséquilibrer le budget du journal. A chaque parution il fallait avancer 1000 à 1500 francs. Et à chaque fois il fallait se transporter à Grenoble, ce qui causait des frais, des quiproquos et des pertes de temps.

Le retour à un format plus classique est aussi un retour à de plus raisonnables ambitions. On attendra dorénavant d'avoir accumulé une certaine somme d'argent avant de décider de l'épaisseur du journal, ce qui limitera les avances à leur minimum inévitable.

Faute d'avoir mobilisé assez de monde pour faire une équipe, une vraie, c'est-à-dire un groupe où personne n'est irremplaçable, le journal ne tient qu'à notre humeur, enthousiasme ou lassitude. On a, de toutes manières, encore quelques petits travaux en cours qui nous intéressent, à défaut de faire frémir les foules. Mais on ne demande qu'à leur remettre ce journal, outil de communication aussi imparfait soit-il, flottant sur une eau claire.

Ainsi le numéro 8 de Transhumances sera-t-il tout entier consacré au texte du montage Voyage au Pays du Passage (voir plus loin), texte augmenté et remanié. Quant au numéro 9, il comprendrait des articles ou un dossier sur le travail saisonnier et le logement. Alors on vous attend. Encore une fois.

Pour lors ce numéro tourne une page. Et si l'on passait mensuel, ou mieux bimensuel? Et si on faisait un numéro pour les enfants? Pourquoi pas? Mais alors, pas seulement pour se faire plaisir.



Les comptes commencent avec T.2, encore sont-ils approximatifs, parce que, suite à certains incidents, toute comptabilité a disparu jusque là. Il va de soi que tout ce qui manque de fric à la colonne de droite pour égaler celle de gauche vient de notre poche.

Le bide le plus remarquable est celui de T.5 (Goldaski). Ce numéro en vente pendant toute la saison d'hiver traitait des sports d'hiver. Les détaillants des stations l'ont soigneusement mis aux invendus sitôt reçu, pour ne pas donner de mauvaises idées aux touristes sans doute. Avec T.6 (Racines) qui a eu tout l'été pour se faire voir, les ventes devraient remonter.

	DEPENSES	RECETTES
T.1	x	x
T.2	2010	1905
T.3	1560	1540
T.4	1883	1511
T.5	2375	1338
T.6	2665	?

D I F F U S I O N

BRIANCON

- BIO-BOUTIQUE
en bas de la Gargouille.
- Librairie FOU L'ART NOIR
Rue Mercerie
- Maisons de la Presse

GAP

- Lib rairie DAVAGNIER
Place Jean-Marcellin
- Librairie Alpine
13, rue Carnot
- Tabac-Journaux
Rue Pérolière

Et puis à L'Argentière, Guillestre, Embrun et Chorges.

Comme nous l'annoncions dans le numéro 6, l'Association TRANSHUMANCES est créée. Bon. Voilà du positif.

Elle a pour buts:

-1) de s'interroger sur la vie dans un pays fait pour le passage et sur le moyen de le traverser en dehors de ses lieux quadrillés;

-2) de mettre en relation les tentatives d'expérimentations sociales en pays touristique de montagne, sous leurs différents aspects tant culturels, économiques, écologiques qu'agricoles;

-3) de faciliter la mise en oeuvre de moyens d'expressions appliqués à la démarche précédente;

-4) de rassembler dans une perspective historique les témoignages produits par la mémoire populaire;

-5) Les moyens d'action sont:
- la publication et la diffusion de revues, livres, brochures;
- la réalisation de montages audiovisuels et films;
- l'organisation de conférences, d'expositions et de manifestations culturelles. (Article II des statuts de l'Association).

Adhérez, pour contrôler les activités séditeuses de l'Association !
Cotisation: 20 Francs.

Première réalisation de l'Association, un montage audio-visuel de 30 minutes, intitulé Voyage au Pays du Passage ou la montagne et ses occupants. Il reprend les thèmes du journal et tente de donner un fondement historique (idéologique?) à la question: Comment rester, comment vivre dans un pays fait pour le passage, hors de (ou avec) ses quadrillages militaires et touristiques.

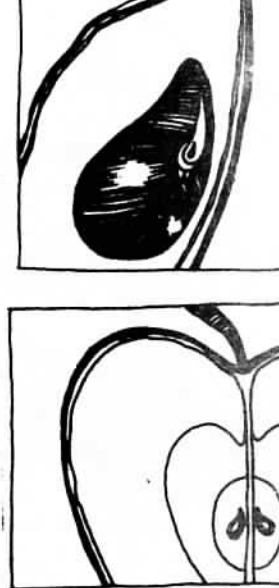
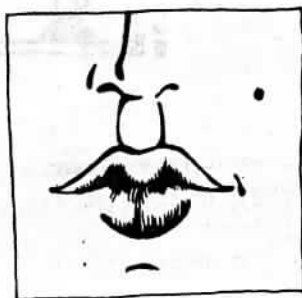
Il comprend dix séquences qui s'efforcent de démontrer la logique et la continuité des différentes générations de l'occupation militaire, ainsi que la voie parallèle et souvent confondue suivie par les différentes vagues de l'occupation touristique.

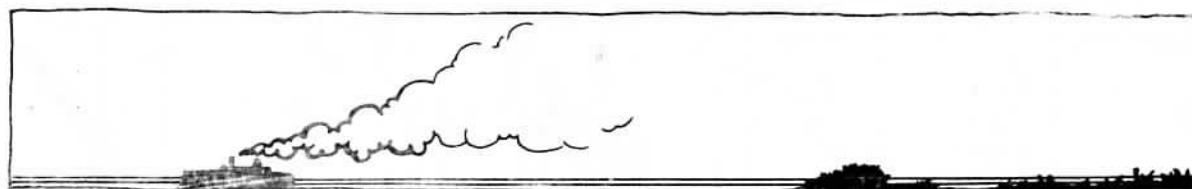
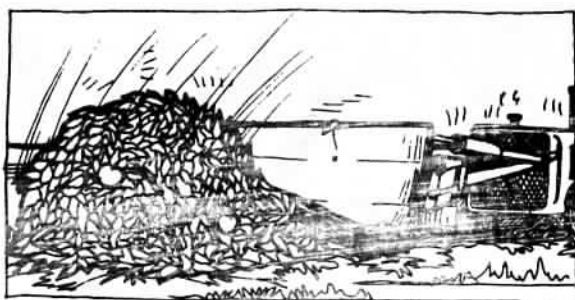
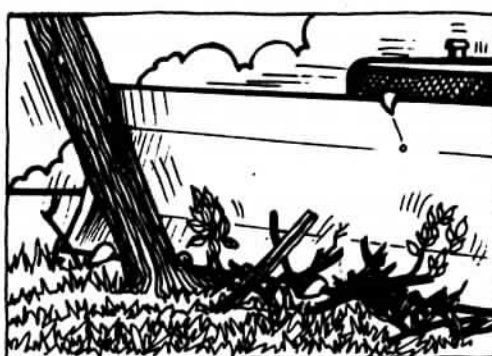
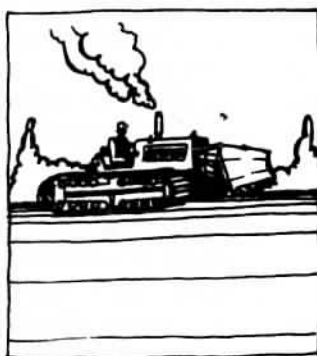
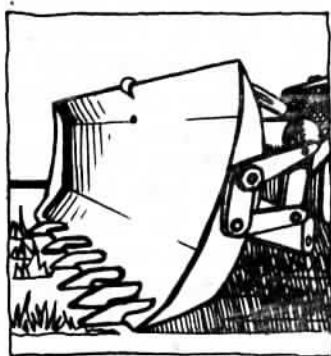
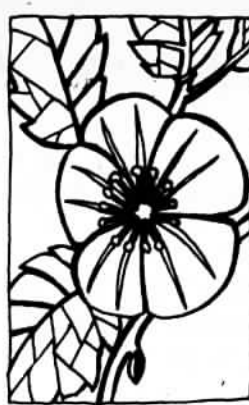
Le montage peut se prêter à un débat, d'autant que nous n'arrêtons pas de dire qu'il ne s'agit que d'une manière de voir, parmi beaucoup d'autres qui, elles, se donnent ou se sont données comme seules interprétations possible du pays. Pourquoi ne pas imaginer que l'histoire aurait pu pousser le Briançonnais dans une autredirection que celle d'un militarisme outrancier ?

Un tract détaillant chaque séquence du montage est disponible. Si vous voulez le passer dans votre lycée, centre de vacances ou dans votre caserne, écrivez au journal (avec un timbre pour la réponse).

COMPOTE

Frédéric Simon





DROIT D'ASILE : une ex-tradition

Franco Piperno est professeur de physique à l'Université de Cosenza (Calabre). C'est l'un des militants d'extrême-gauche les plus connus en Italie.

Il a été arrêté à Paris le 18 Août dans des conditions juridiques douteuses. L'Italie présentait aussitôt une demande d'extradition rejetée le 31 Août, en raison de son caractère politique, par la Cour de Paris. Prévoyant cet échec les autorités italiennes ont fait parvenir, quelques heures avant l'audience, une seconde demande d'extradition fondée sur quarante-six chefs d'inculpation qui vont de l'assassinat aux infractions au code de la route. Franco Piperno reste ainsi en prison, en attendant le 19 Septembre, date à laquelle doit être examinée la deuxième demande.

Défendre Franco Piperno, c'est du même coup :

- arrêter le processus, entamé avec l'affaire Klaus Croissant, de régression du droit d'asile et de règle de non-extradition en matière politique;

- enrayer le développement de ces formes de justice dégradée, illustré par la jurisprudence française du 23 Mars dernier en vertu de laquelle des personnes sont condamnées sans preuves, sur les allégations de la police, ou par la procédure italienne qui maintient en prison depuis le 7 Avril des intellectuels et des militants politiques, avec un dossier vide;

- dénoncer les interférences de plus en plus fréquentes entre certains organes de presse, les polices et les gouvernements dans ce genre d'affaire (dès le lendemain de son arrestation Franco Piperno était devenu pour certains journaux un des chefs des Brigades Rouges;

- prévenir l'installation progressive, à l'occasion d'affaires particulières, d'un espace judiciaire européen dangereux pour les libertés, en dehors de textes et sans consultation des peuples ni même des assemblées parlementaires;

- défendre le droit à la libre expression politique menacé par des pouvoirs d'Etat qui dénoncent comme terroriste ou sympathisant tout discours non conforme au leur. C'est le droit à la mise en question de l'ordre établi qui est ainsi menacé. Toute contestation de cet ordre établi est ainsi érigée en crime.

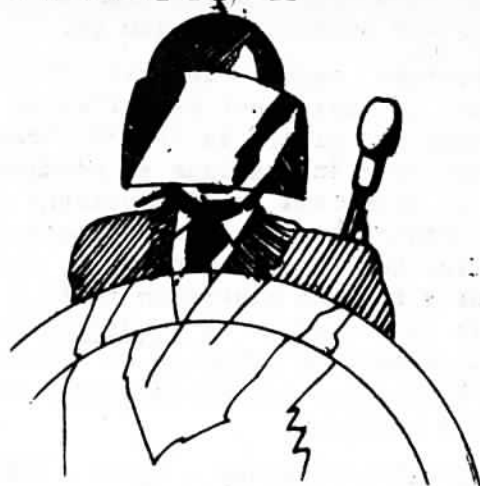
Nous savons qu'il suffit qu'un seul des 46 chefs d'inculpation soit retenu pour que Franco Piperno soit jeté au fond des oubliettes romaines. Nous n'oublions pas comment Klaus Croissant a été livré aux autorités allemandes.

Non à l'espace judiciaire européen !

Liberté pour Franco PIPERNO !

Tout contact : C.I.N.E.L.

9, rue de Condé 75006 Paris



MOEURS LES MAITRES CHAN- TEURS

Les moeurs des technocrates, en cette année 1979, s'humanisent de plus en plus. Le temps des fonctionnaires glacés appliquant avec une rigueur toute machinique le Plan ou les directives venues d'en haut, ce temps-là est fini. Le technocrate de 1979 a une âme et elle est aussi noire que celle des autres citoyens. Lui aussi il obéit à des pulsions sourdes venues du monde opaque des tripes. Il devient hargneux, teigneux, rancunier, il marchandise, il discute, il se venge. Les technocrates maintenant ont un visage humain. Mais ils ont aussi le pouvoir, alors toute discussion avec eux tient de l'ultimatum ou du chantage.

Trois exemples parmi d'autres, qui intéressent la région :

- Les usagers de la R.N. 94G, qui va de La Vachette à Névache savent maintenant pourquoi peu à peu leur route retourne à l'état de nature. Il s'agirait d'une très concrète vengeance de l'Administration envers ceux qui, depuis 1975 ont eu l'outrecuidance de s'opposer au projet si intelligent de voie expresse dans la vallée de la Clarée, terminée par un tunnel sous le col de l'Echelle. Le raisonnement serait à peu près celui-ci : "Vous ne voulez

pas de tunnel, vous ne voulez pas de voie expresse ? Eh bien vous n'aurez plus de route du tout !" C'est aussi simple que ça.

- Le chantage semble devenir d'un usage courant dans le traitement des affaires locales. Le Dauphiné Libéré du 7/9/79 "révèle", par la plume très énigmatique et nébuleuse de R. Blanc, le mécanisme du "financement communautaire" franco-italien de la route du col de l'Echelle. Le Conseil Général a attribué 35 millions d'AF (une misère en fait) à l'entretien de ladite route à condition que les Italiens acceptent le principe du tunnel sous le col. L'Europe des communications a des accents plutôt sordides.

- Mais c'est à Péchiney - Ugine - Kuhlmann (PUK) que revient la palme dans ce nouveau type de concertation. Le groupe a défini sa position face à la crise de l'énergie dans une brochure datée de Mars 1979. Il ne croit pas au remède miracle proposé par les promoteurs du "nouvel ordre économique mondial", qui consisterait à s'installer dans les pays du tiers-monde où l'énergie est moins chère, tout en développant les termes d'un nouvel échange avec ces pays. Mais pourtant PUK a reçu beaucoup d'offres de pays étrangers où l'électricité est bon marché, pour y construire des usines. Et c'est par grandeur d'âme uniquement qu'il n'a pas répondu à toutes. PUK ne cache pas qu'il est favorable au nucléaire. Il s'est déjà installé "aux Pays-Bas, à Flessingue, auprès d'une centrale nucléaire qui livre, avec une remarquable régularité, une énergie à prix compétitif". "L'important programme français de centrales nucléaires constitue un espoir sérieux que de nouvelles usines d'aluminium puissent être construites en France".

Il faudra donc choisir entre les antinucléaires et l'emploi. Mais ce n'est pas tout. Après avoir bien dit que la recherche à l'étranger d'énergie à bon marché est soumise à toutes sortes de restrictions et qu'il ne peut y avoir que des décisions ponctuelles,



PUK conclut en disant: "Ces remarques ne signifient pas que l'industrie électrometallurgique française ne devra "délocaliser" une partie de ses développements futurs. D'ailleurs depuis une vingtaine d'années, le groupe (...) a mené des expériences très satisfaisantes d'implantation dans le tiers-monde..". Bref, pour conserver son Péchiney chez soi, il faut être sage et ne pas faire monter ses coûts de revient, par de mesquines revendications à propos des salaires et des conditions de travail ou, encore pire, par des aménagements antipollution. Sans quoi PUK, bien que cela lui déchire le coeur, serait contraint de se "délocaliser"...

Le chantage, une arme qui a de l'avenir

R.S.

Pour ce qui concerne l'hégémonie et le chantage économique et physique qu'une seule entreprise peut exercer sur toute une région et ses habitants, il faut lire "La Cochenille", journal paraissant tous les 15 jours. Les milices patronales, les syndicats maison, le chantage au boulot, au logement - tout cela fait avec la bénédiction de PEUGEOT - c'est quotidien à Sochaux et dans la région. On connaît un pays où c'est le tourisme ou rien, chez eux c'est Peugeot ou rien. Il faudrait développer le parallèle.

Adresse: 5, rue des Maréchaux, 25400 Audincourt

TRANSHUMANCES Revue Trimestrielle
Adresse: "Le Refuge" Le Rosier
Val-des-Prés 05100 Briançon

Directeur de publication:
René SIESTRUNCK

Rédaction: Luc MARCHELLO
Marc PASCAL

Imprimerie: Briançon-Demain
33 b, rue Joseph Silvestre
05100 Briançon

Abonnements: 20 francs pour 4
numéros.

CCP: P. MAYAUD 31-319-72 H
La Source



SOMMAIRE

- Pages 1-8 : Dossier en Hommage à
Emilie CARLES
- 9-10 : Notes furtives sur la
situation du journal
- 11-12 : Association
Bande Dessinée
- 13-14 : Droit d'asile
Les Maîtres-chanteurs